

Sommaire

- 9 **Salvatore D'Onofrio et Emmanuel Terray**
Avant-propos

I – Textes de Françoise Héritier

- CONFÉRENCES INÉDITES
- 13 *Le destin de l'homme*
- 23 *L'anthropologie symbolique du corps : pour un autre structuralisme*
- RECHERCHES VOLTAÏQUES
- 33 *Texte et dialogues*
- 42 *Recherches sur l'histoire du peuplement de la Haute-Volta*
- LE COLLÈGE DE FRANCE
- 47 *Leçon inaugurale*
- 60 *Résumé du premier cours au Collège de France*
- 70 *Résumé du dernier cours au Collège de France*
- AUDITION AU SÉNAT
- 75 *Ouverture du mariage aux couples de personnes de même sexe*

II – Entre l'Afrique et Paris

- RETOUR AUX SOURCES
- 81 **Danièle Brun**
Lettre anthume
- 84 **Michèle Fiéloux**
Dans le ciel des idées
- 88 **Éliane de Latour**
Conversation avec Françoise
- L'EXERCICE DE LA PARENTÉ
- 97 **Gérard Delille**
L'Europe occidentale : d'un « système » à un autre
- 104 **Olivier Herrenschmidt**
De quelques problèmes négligés de l'alliance de mariage en parenté dravidienne (et ailleurs, certainement)

111 **Jérôme Wilgaux**
L'indéfectible lien maternel en Grèce ancienne

MASCULIN-FÉMININ

115 **Françoise Frontisi-Ducroux**
En tissant les mythes

121 **Marina Tomé**
À bas la valence différentielle des sexes !

125 **Tassadit Yacine**
« Mes sœurs chéries, il est vrai que le cœur du vieillard palpite ». Transgression symbolique et domination masculine en Kabylie.

CORPS ET AFFECTS

131 **Marc Augé**
Le Sel de la vie : un matérialisme tranquille

133 **Sophie Caratini**
Du corps aux mots

137 **Caroline Broué**
Ce qu'elle m'a dit de nous

141 **Jean Jamin**
Le déjeuner sur l'herbe

LA LOGIQUE DES FLUIDES

146 **Carmen Bernard**
De l'ambiguïté et de l'ambivalence. Mélanges et transmission à l'aune de l'histoire ibérique

154 **Perig Pitrou**
La vie, en substances

158 **Karine Tinat**
Anorexie et valence différentielle des sexes

LES BUTOIRS DE LA PENSÉE

162 **Philippe Descola**
Maîtres de la pluie et chefs sans pouvoir

166 **Salvatore D'Onofrio**
Le structuralisme militant

172 **Emmanuel Terray**
Autour d'une grande œuvre

L'ANTHROPOLOGUE DANS LA CITÉ

179 **Jean-Pierre Dozon**
Françoise en partage

182 **Teri Wehn-Damisch**
Retour sur le documentaire Françoise Héritier ou La pensée de la différence

- SOUVENIRS
- 187 **Véronique Nahoum-Grappe**
Un jour, un cours
- 190 **Aldo Naouri**
Picorer des framboises
- 193 **Patric Jean**
Françoise Héritier n'était pas une révolutionnaire, c'était une révolution
- 195 **Françoise Héritier et Laure Adler**
Au nom de l'amitié – Conversation

III – Le Monde d'Héritier

- 199 *Les mille et une formes de la famille*
- 202 *La filiation, état social*
- 204 *Hommage à Claude Lévi-Strauss – Entretien avec Jean Birnbaum*
- 206 *M. Guéant est relativiste – Entretien avec Nicolas Truong*
- 210 *Il faut anéantir l'idée d'un désir masculin irrépressible – Entretien avec Annick Cojean*

IV – Archives

- 219 **Yann Potin**
Françoise Héritier et le sens des archives
- 222 **Françoise Héritier**
« Rendre à César, et donc à nos concitoyens »
- 223 *Carnets*
- 226 *Fiches de terrains*
- 228 *Notes*
- 232 **Françoise Héritier**
Quelques mots sur l'homme
- 234 *Notes*
- 238 *Manuscrit*
- 243 *Repères biobibliographiques*
- 245 *Biographie des contributeurs*

Avant-propos

Salvatore D'Onofrio et Emmanuel Terray

Alors que ce Cahier était en gestation, Françoise Héritier nous a quittés. Néanmoins, nous avons eu le temps d'établir les grandes lignes du sommaire, de choisir plusieurs inédits ou des textes peu accessibles (scrupuleusement mentionnés dans l'un de ses agendas et retrouvés aux Archives nationales), d'indiquer des ensembles thématiques qui constituent la spécificité de son œuvre.

Françoise Héritier tenait à donner la parole aux anthropologues qui l'avaient accompagnée au fil de ses recherches et de ses travaux mais aussi à des journalistes, des archivistes, des réalisateurs, des actrices, des psychanalystes, des historiens et des hellénistes : autant de savants et d'artistes, d'amis dont elle s'était entourée au cours de sa vie professionnelle et qui ont été une source très stimulante pour ses réflexions.

Les auteurs réunis dans ce volume souhaitent présenter, en une mosaïque de points de vue, la complexité de la pensée de l'Auteur, dont nous n'avons de cesse de mesurer l'importance et l'ampleur. L'accent est mis sur ce qui caractérise l'anthropologie de Françoise Héritier : tout d'abord, l'idée selon laquelle « la structure est dans les choses », ce qui a permis un renouvellement profond du structuralisme lévi-straussien ; en effet c'est grâce à Françoise Héritier que l'on a appris à fouiller non seulement l'intelligible mais aussi le sensible (le corps, les humeurs) ; ensuite, c'est le développement ordonné de sa démarche scientifique qui est abordé, et qu'elle-même a souvent retracé, tout en rendant hommage au peuple samo du Burkina Faso où elle est devenue ethnologue : « Si je devais résumer ma problématique intellectuelle – a-t-elle écrit –, je dirais qu'en partant de la parenté et de l'alliance, j'ai été amenée, presque par la force des choses et en suivant une progression totalement logique, à m'intéresser à l'anthropologie symbolique du corps, thème qui a été la base de mon enseignement pendant les dix-sept ans que j'ai passés au Collège de France. Dans la ligne directe de cette double problématique, parenté et anthropologie symbolique du corps, je me suis intéressée à l'inceste du deuxième type, à la valence différentielle des sexes et donc au rapport masculin-féminin, et de là, à la violence. »

La pensée « en mouvement » de Françoise Héritier – pour reprendre le titre de l'un de ses livres – forme un système où tous les éléments se tiennent. Ce volume aborde, avec beaucoup de diversité, mais toujours au plus près des éléments de nouveauté introduits dans son champ anthropologique, tour à tour son analyse des structures d'alliance semi-complexes et la prohibition de l'inceste du deuxième type concernant la parenté ; l'étude des affects et des fluides corporels ; la définition du concept de « valence différentielle des sexes » à propos du genre, et la domination masculine. C'est avec la conviction qu'une dimension éthique traverse toute l'anthropologie de Françoise Héritier que les auteurs ont entrepris d'évoquer ces sujets ; à savoir qu'elle n'a pas cherché auprès des groupes ethniques des systèmes de valeur censés pouvoir servir de nouvelles vérités révélées, mais qu'elle est parvenue à remonter, par-delà les traits différentiels de leurs cultures, aux principes qui fondent l'identité humaine. Non seulement en raison des batailles engagées dans la cité – dont elle a été considérée à juste titre, pendant des décennies, l'anthropologue – mais aussi grâce aux contributions « substantielles » qu'elle a su apporter à la méthode structurale.

Il a été choisi de ne pas actualiser les articles écrits par les auteurs avant le départ de Françoise. Le décalage qui en résulte, dans les temps verbaux comme dans les expressions d'affection et d'estime qui lui ont été adressées, rend ainsi raison d'une certitude : en faisant vivre les œuvres des morts dans le présent des vivants, nous cultivons nous-même l'espoir de survivre à jamais.

I

Textes de
Françoise Héritier

CONFÉRENCES INÉDITES

Le destin de l'homme

Françoise Héritier

Françoise Héritier fut sollicitée par le le président de la République portugaise pour participer au cycle de conférences sur le thème général de l'Expérience du monde. Elle accepta de s'exprimer sur le destin de l'homme, mais avec des sentiments partagés :

Je fus alors soumise à des sentiments complexes : grandement honorée, mais aussi perplexe, et pour tout dire effrayée.

Effrayée parce que ce sujet ne me paraissait pas être de mon ressort. Pour en traiter, il faut au moins être théologien ou philosophe, me disais-je, savoir jouer avec les idées, les concepts, connaître à fond l'histoire des théories philosophiques et de la morale politique. Ce n'est pas mon cas : anthropologue je suis, ce qui me donne certes un droit de parler de l'homme en société, avec une certaine approche et un certain regard, mais est-ce bien cela que vous souhaitez me voir faire ?

Car perplexe j'étais et je le suis encore sur le sens à donner au rapprochement de ces deux mots : le destin de l'Homme. Fallait-il entendre le premier terme comme visée rétrospective ou comme projet ? Devais-je entendre le deuxième au sens de l'homme individuel ou de l'humanité tout entière ? Individu ou collectivité ? Dans l'ambiguïté du titre proposé, il me semblait entendre que si le mot « destin » s'accrochait quasi nécessairement à la notion d'individu, pourtant l'Homme ne pouvait être entendu que dans sa dimension collective.

C'est là que l'anthropologue s'est dit qu'elle avait peut-être quelque chose à exprimer, comme anthropologue mais aussi comme citoyenne, car les questions soulevées devenaient celles auxquelles nous sommes confrontés quotidiennement : l'Autre, tout d'abord, car l'homme seul n'existe pas et la question du destin de l'homme, c'est celle du destin des autres. Avec l'Autre, l'Autre radical, l'étranger, apparaît la question scientifique du relativisme culturel que l'on oppose à des vues universalistes de l'homme, question actuellement lancinante mais qui n'est pas nouvelle (cela pour parler en anthropologue) ou celle des nationalismes résurgents (ou des revendications nationalistes) tout aussi d'actualité (pour parler en tant que citoyenne, de l'Europe particulièrement). Déjà le sujet était vaste. On y pouvait greffer bien d'autres questions qui poindront au fil de l'exposé et qu'il n'est malheureusement possible que de faire entrevoir : questions de l'ordre biologique (le corps, le sang, la nourriture), de l'environnement (le sol, le territoire, les rapports de l'homme avec le milieu), du rapport du droit avec l'individuel ou le collectif, de la fabrication institutionnelle d'exclus, ou, dans un autre registre, des possibilités limitées dues à ces contraintes initiales du biologique, de l'environnement, du fonctionnement de l'esprit humain, qui entraînent les phénomènes de convergence observables dans les sociétés humaines les plus éloignées les unes des autres dans le temps comme dans l'espace.

Là-dessus, je m'avisai aussi que la notion de destin n'était pas à proprement parler une notion philosophique mais qu'elle relevait des représentations collectives, domaine éminemment anthropologique s'il en est, ce qui contribua à lever mes derniers doutes sur la légitimité de ma contribution et de ma présence parmi vous ce soir. Le chemin que nous essaierons de parcourir nous conduira du destin conçu comme fatalité individuelle au destin conçu comme projet collectif. Toute la question étant de savoir si cet itinéraire est lui-même concevable.

Défini philosophiquement, dit l'auteur de l'article « Destin » de l'Encyclopaedia Universalis, le mot implique le *déterminisme* d'une part, et le moment de la mort d'autre part, avec *saisie rétrospective de ce que fut la vie* de l'individu : en tant qu'enchaînement des causes et des effets qui l'ont conduit à la mort, il désigne donc la vie. En serrant à la fois dans l'ensemble des signifiés qu'il véhicule, la vie et la mort, l'enchaînement des causes, la fatalité, l'inéluctabilité, c'est bien de fait non un concept philosophique, mais une notion mythique. C'est dans les grands mythes de l'Antiquité qu'on peut cerner le mieux le « destin » comme objet de douleur, comme ce qui doit être déploré. Le tragique grec naît ainsi de la déploration du destin, c'est-à-dire le regret exprimé et ressassé d'une *communauté de vie heureuse* à jamais perdue, d'un âge d'or qui par la faute des hommes devient hors de portée. Antigone ainsi « voue sa vie à pleurer le destin de son père et son propre destin ».

Dans le monde judaïque, la déploration d'Abraham et de Job est aussi celle du paradis perdu, en raison de la certitude qu'à l'égard de Dieu, l'homme a toujours tort. Toute la Genèse nous montre ainsi la méchanceté des hommes, qui, chassés du Paradis terrestre végétarien pour avoir mangé du fruit de la connaissance du bien et du mal, mais pas encore celui de l'immortalité, contraignent Yahvé à leur accorder ce qui leur était au départ refusé, l'alimentation carnée (avec toutes les réserves que l'on sait : animaux herbivores et saignés).

Seul le destin que voit le Christ pour lui-même est un accomplissement qui se projette devant ses yeux, mais qu'il voit avec douleur, en raison de la méconnaissance de l'Autre, le peuple d'Israël.

La relation du sujet à son savoir sur la vie et la mort, qu'elle soit aveugle et rétrospective pour les Grecs, comme une loi singulière qui frappe l'individu seul, qu'elle soit une parfaite clairvoyance du passé pour les patriarches hébreux, ou de l'avenir pour le Christ, est toujours conçue comme peine, souffrance, angoisse, non seulement en raison du sort qui frappe l'individu, mais à cause de sa relation avec ceux qui l'entourent et qui interviennent dans le trajet qui le conduit à sa mort.

Avec l'intervention des autres, le destin sur un plan politique, peut être perçu comme un spectacle absurde, impénétrable, conçu et mis en scène par un Dieu pervers qui ne laisse aux hommes que la possibilité de le jouer, jamais d'en modifier le texte.

Il existe cependant une différence entre le destin du héros grec et celui du Christ et de ceux qui suivent son message. L'un dépend d'un déterminisme implacable, aveugle, d'une finalité externe. L'autre est une vocation, un appel, avec la certitude subjective de la prédestination à être appelé, certitude qui s'accompagne de celle d'entrer dans l'immortalité par le biais de la résurrection promise d'entre les morts. La mort inscrit dans l'éternité l'individu rattaché à son Dieu, au lieu de le laisser glisser dans le néant. Le héros grec, lui, qui subit son destin, devient héros après sa mort certes et dans une immortelle singularité, tel Œdipe, mais il n'existera plus que dans la mémoire des autres. Une autre différence existe où Œdipe est exemplaire : il a le pouvoir et le savoir et donc il croit qu'il agit en pleine connaissance de cause, mais la vérité lui échappe et c'est là son destin. La mort arrive, avec la compréhension, mais trop tard, de cette fondamentale méconnaissance, de cette formidable ignorance. L'appelé, dans le message chrétien, sait au moins qu'il doit croire et s'abandonner à la règle comme condition suffisante pour accéder à la vie éternelle.

D'autres, les stoïciens, ont conçu le destin comme le régulateur du mouvement des choses et du monde, comme un mouvement éternel, continu, régulier, cyclique, une grande houle des profondeurs. Au-dessus de cet ample et profond mouvement qui anime tout ce qui est corps et éther, il y a la contingence des événements, qui se produisent en surface, qui interviennent dans un temps superficiel, linéaire, celui où s'inscrit la courte vie des hommes. Le temps profond, le temps réel, qui accompagne l'ample mouvement de l'univers, est un temps cyclique, marqué successivement par les dilatations et les contractions de l'éther. Le destin de l'homme à proprement parler est au confluent de ces deux temps, soumis à leur point de rencontre. Il faut donc pour vivre correctement comprendre qu'il convient de réduire l'événement à sa juste valeur, à savoir : *rien*, épiphénomène de surface qui n'a nulle incidence sur l'éternel retour. La mort de l'homme est à la surface des choses et du monde, surface qu'elle n'égratigne même pas. Sérénité ou désespoir absolus, cette théorie du destin conduit à l'indifférence, à l'abstention, voire au suicide, ou, comme chez les ascètes hindous, au parfait et total *renoncement*. Le renonçant hindou – c'est un statut reconnu et vénéré – renonce à la vie sociale et à toutes les pratiques ordinaires qui visent

à l'entretien du corps pour le rattacher à la vie, vie qu'il ne conserve que grâce à l'intervention ponctuelle mais non sollicitée d'autrui.

Vie, mort, douleur, déploration d'un mythique passé idéal, d'un âge d'or perdu où la communauté de vie était douce, riche, paisible, sans à-coups, néant de l'existence individuelle, attente de la résurrection ou de l'éternel retour, ce sont là les notions-clés qui ressortent de ces approches antiques du destin de l'homme singulier. Nous serions fondés à croire qu'elles sont issues de cultures et civilisations proches l'une de l'autre, qu'elles sont cruellement et historiquement situées. Or nous allons les retrouver, étonnamment semblables, dans une histoire africaine tragique, que vous m'excuserez de raconter avec quelques détails, dans la mesure où elle constitue en quelque sorte le pivot de cet exposé vers d'autres démonstrations :

- en premier lieu, en effet, nous quittons avec cette histoire le domaine du destin singulier pour celui du destin collectif d'une humanité particulière, sans que soient changés pour autant les thèmes essentiels ;
- en deuxième lieu, si les thèmes sont présents, dans un paroxysme d'une dramatique grandeur, c'est qu'ils ont *nécessité à être*, en vertu de ce que j'appellerai après Alexandre Goldenweiser et d'autres, les *possibilités limitées d'émergence* de traits culturels ;
- en troisième lieu, si cette histoire se situe, elle aussi, dans le domaine du signifiant, du symbolique, de l'idée-force, on quitte cependant le domaine du mythe, car il y eut passage à l'acte, au réel, avec l'intention collective de modifier le destin d'un peuple ;
- enfin, nous passons du destin a-topique de nos héros précédents au destin d'hommes qui ont partie liée avec un *territoire* et avec des *Autres* ennemis.

Cette histoire, c'est celle du grand massacre de bétail qui eut lieu en pays xhosa, au Cap, en 1856-1857.

Pendant treize mois, 400 000 têtes de bétail furent abattues, les terres et les récoltes des années antérieures furent brûlées, on ne cultiva pas les champs, les ouvriers cessèrent le travail sur les routes (par peur du bruit), à la suite d'une prophétie rapportée par une jeune fille qui tenait le message de deux ancêtres à elle apparus, prophétie selon laquelle il fallait faire entièrement place nette en vue de la résurrection des morts, de la naissance grâce à eux d'une autre humanité accompagnée de l'émergence d'un bétail et de végétaux neufs, qui ne pouvaient être souillés par le contact avec les races antérieures. Le retour des ancêtres, c'est le retour au monde idyllique d'avant. Les sources administratives et missionnaires rapportent tous ces faits et font état d'au moins 40 000 victimes humaines, mortes de faim et d'épuisement.

Dans les années antérieures, une série d'événements avaient eu lieu, qui minèrent le moral de ce peuple :

- une épidémie de pleuropneumonie bovine où il fallut abattre le bétail pour empêcher la propagation foudroyante de la maladie, fléau qui fournit sans doute le modèle rédempteur de l'abattage ;
- pour les humains, ce fut la variole ;
- pour les plantes, il y eut deux années de sécheresse consécutives, accompagnée comme dans la Bible, de la nielle et du charbon ;
- enfin, et ce fut là le pire, pendant cinq ou six années de batailles de frontières avec les Anglais, les Xhosa eurent régulièrement le dessous, et vaincus, furent définitivement chassés par le colonisateur anglais de leurs terres coutumières pour être confinés dans des zones arides qui ne convenaient pas à leur mode de vie pastoral et, sinon nomade, du moins fait de déplacements périodiques de l'ensemble des habitations.

En quelque sorte, ce peuple vécut en quelques années un grand Tchernobyl moral.

Les séries cuisantes de ces échecs furent imputées à eux-mêmes, à leur mauvaïeté qui contaminait tout ce qu'ils touchaient, terre comprise. Traduite par « sorcellerie » en anglais, cette mauvaïeté englobe aussi la série complète des mauvais comportements sexuels (ceux d'Œdipe : l'adultère et l'inceste, mais aussi les entorses à la moralité publique ordinaire). La mauvaise sexualité humaine entraîne saturation de l'espace, sécheresse et infertilité, comme elle entraînait le *loimos* chez les Grecs. On en vint à cette conclusion après avoir cependant cherché des causes extérieures, à savoir des agresseurs, des « sorciers » appartenant à la même société, boucs émissaires dont la mise à mort ne changea rien à la situation.

Il fallait donc remettre le monde sur ses pieds, le rendre droit et juste, pour la mise en place d'une humanité nouvelle, la parfaite humanité d'avant revenue.